

SILHOUETTE LITTÉRAIRE

ANTONIO PELLETIER

A l'occasion du récent départ de M. Antonio Pelletier, assistant à la rédaction de notre journal, et avec qui les jeunes — spécialement — ont eu affaire, nous donnons ce qui suit. Nous croyons savoir de source certaine que M. Pelletier fera une conférence à la salle de l'Union Catholique, 116, rue Bleury, le 27 octobre.

Le lecteur comprendra facilement toute la difficulté de ma tâche, quand il saura que M. Antonio Pelletier, de qui j'ai à l'entretenir un moment, est un ami, et qu'il me répugne naturellement de manier l'encensoir. Ce petit instrument du culte que, malheureusement, depuis quelque temps, on tente d'"acclimater" à l'atmosphère peu recueillie du cénacle littéraire, à mon humble avis, balafre plus souvent le front des officiants qu'il ne l'auréole. Certes, nul plus que moi, et nul aussi avec plus de plaisir et de sincérité de cœur, ne s'inclinerait devant le vrai mérite, surtout publiquement, si mon admiration justifiée devait en provoquer de semblables. Le malheur, c'est qu'on débite les flatteries à pleines phrases et sans discernement aucun. Un compliment ne plaît réellement à une personne que si celle-ci, avec une légitime fierté, croit l'avoir justement mérité. Autrement, et fût-on même de bonne foi dans cet art qui consiste à assommer les gens à coups de flatteries, on risque de passer pour aussi imbécile que celui qui les gobe orgueilleusement — et plus sottement. D'ailleurs, la valeur réelle n'aime pas qu'on l'encense : elle est modeste.

Aussi, je me rassure un peu, en me plaisant à croire que M. Pelletier n'est pas de ceux qui se laissent griser jusqu'à l'asphyxie sans protester, et qu'il ne m'en voudra pas si j'ose lui parler ici comme je le ferais dans l'intimité. *LE MONDE ILLUSTRÉ* est un journal où l'on peut livrer sa pensée telle que la conçoit, sans peur craindre les médisants ou les esprits fioleux qui, souvent, ne nous lisent que pour découvrir un sujet à récriminer, à émettre des paradoxes plus ou moins spirituels ou à se moquer. Nous sommes un peu en famille, n'est-ce pas, lecteurs ?

* *

Physiquement — de même, d'ailleurs, qu'intellectuellement — M. Pelletier est ce qu'on appelle, en terme de bonne camaraderie, un *type*.

Ne voyez derrière ce mot nulle pensée irrespectueuse ou folâtre.

Ce qu'on remarque d'abord chez lui, ce qui accroche le regard, c'est sa tête. Je crois qu'un homme qui attire l'attention par cette partie du corps, une des plus indispensables, n'est déjà pas un être banal. Cette tête, il la porte fièrement campée sur deux épaules solides : elle tend constamment au ciel. Il y a de l'espoir, de l'au-delà, sous cette chevelure savamment ébouriffée à la Richépin, et dont les boucles semblent se crispier en un mutuel effort, comme pour contraindre quelque pensée toujours en mal d'éclosion à retarder sa naissance au jour du cerveau. La tête de mon confrère demeure à l'état de souvenir lucide dans l'esprit de celui qui l'a une fois aperçue, fut-ce au sein d'une assemblée de dix mille personnes, aux chefs tous plus étranges les uns que les autres.

M. Pelletier, à quelqu'un qui lui demandait pourquoi les littérateurs portent ordinairement les cheveux longs, répondait : "C'est parce qu'ils n'ont pas le moyen de payer le coiffeur !"

La réplique a du bon, mais elle n'est pas sérieuse.

Combien de personnes — de dames surtout — ne consentent à laisser tomber les illusions de leur cœur qu'avec leur dernier cheveu ! Ainsi, peut-être, des littérateurs, et sûrement des poètes ; et puis, la renommée d'un écrivain ne tient parfois qu'à un cheveu, c'est le cas de dire : gare la calvitie !

Les yeux de la tête en question vous regardent bien en face, ils sont francs comme l'âme qu'ils reflètent ; et quand même M. Pelletier les endeuillerait de lunettes noires, ils verraient encore tout en rose. C'est dire que mon confrère est d'un caractère charmant, enjoué ; qu'il est content de vivre de cette vie dont

nous, les misanthropes, ne sommes jamais satisfaits, et qu'il n'envie pas grand chose.

Or, ne presque rien envier, c'est être heureux.

D'un cœur vaste, ouvert à la franche amitié, affectueux et s'apitoyant à la douleur, sensible à toute manifestation de sympathie vraie, M. Pelletier est un ami précieux à l'âme naturellement triste, parce qu'il est gai d'une gaieté très communicative, et bon sans le moins du monde s'en douter. Il donne une parole tendre et se délecte du sourire reconnaissant que lui a valu ce sentiment du cœur, exprimé doucement. L'homme est digne de toute considération, l'écrivain des meilleurs encouragements.

Les jeunes écrivains de ce journal se sont vite rendus compte de l'affection toute particulière que leur a vouée M. Pelletier. Il a mis à leur disposition, avec la seule idée de leur faire du bien, une de ses qualités les plus précieuses : son dévouement à la cause littéraire des débutants, ne se souciant pas des ennuis personnels que cela pourrait lui apporter, et chargeant sur ses épaules la responsabilité plus lourde de pousser indistinctement dans la carrière tous ceux qui se croient capables de manier la plume assez habilement. Les jeunes devront lui être reconnaissants d'avoir volontairement, pendant la grande partie de ses vacances habituellement passées à contempler les beaux levers de pourpre et les sublimes couchers d'or



Photo J.-A. Dumas

ANTONIO PELLETIER

des larges horizons campagnards, enchaîné son âme, qui a des velléités de poète, aux charmes plus que douteux de notre ville poussiéreuse et haletante. Ce détail complète bien l'analyse du caractère de M. Pelletier, ami et confrère.

Parlons maintenant de l'écrivain.

* *

M. Pelletier a plusieurs cordes à son arc. Tour à tour prosateur et poète ; auteur d'articles badins ou sérieux, philosophiques ou simplement littéraires, la prose semble son élément familier, au sein duquel il se sent le plus à l'aise, où il est le plus lui, tout en y mettant un brin de poésie, j'oserais dire de coquetterie.

Lisez cet extrait d'un article publié dans *Le Saint-Laurent*, journal auquel M. Pelletier collabore parfois ; ces quelques lignes le peignent bien :

Vous me demandez ce que je fais ? Peu de chose, assurément, si rêver est peu de chose.

En effet, que peut faire un étudiant en vacances, sinon rêver ?

Ce mot *rêver* paraît vide de prime abord ; mais, rêver, qu'est-ce donc ? C'est ce souvenir d'hier ; c'est penser à demain ! Hier, le passé, c'est l'ami qui n'est plus, la main caressante qu'on a écartée avant le départ, la lèvres qu'on a goûtée, la personne qu'on aimait

et qui ne pense peut-être pas à nous — et que nous aimons toujours. Hier, c'est l'infidélité, la fuite des choses, l'absence, c'est la disparition, le néant ; hier, hélas ! c'est hier... malheureusement !...

Et rêver, c'est revoir cela dans son âme.

Rêver, aussi, c'est voir demain. Demain, l'incertitude, le point noir au fond de l'horizon qu'on croyait ensoleillé ; c'est le rayon d'espérance, au moment où la tempête semblait venir, effrayante. Demain, c'est l'ami qui retrouve son ami, la fiancée qu'enlace son amant après un long voyage, c'est le cœur qui trouve un autre cœur fait pour lui. Demain, c'est peut-être la désespérance ; demain, c'est peut-être aussi l'espoir.

La prose de M. Pelletier n'est pas toujours aussi poétique, puisqu'il est parfois philosophe et que l'austérité de la pensée marque son cachet de froide monotonie au style ; tout de même, j'estime beaucoup plus M. Pelletier prosateur que poète ; la forme naturellement raisonneuse de sa pensée se prêtant mal aux conceptions idéales.

Mon confrère est, en littérature, ce qu'est en politique un républicain-révolutionnaire. Il diffère d'opinion avec l'auteur de cet article qui, lui, est de cœur royaliste — d'autres diront arriéré — par conséquent conservateur. Si je ne désapprouve pas toujours systématiquement un écrivain qui ose des expressions comme celles-ci : *ausculter le mystère, s'écrouler dans la naïveté, j'en parle de source*, etc., je ne puis m'empêcher d'ébaucher une grimace. M. Pelletier vise à l'originalité ; j'aurais tort de l'en blâmer. L'originalité est le signe certain de vocation en littérature ; mais je crois que l'on naît original, comme l'on naît poète. Il ne faut pas confondre l'originalité avec l'étrangeté, qui a le plus souvent pour caractéristique l'exagération, et qui tend à embarrasser la langue française, si claire, d'éléments troubles et baroques. Mais, il ne faut jamais reprocher à qui que soit une expression qui pourrait paraître se prêter à la moquerie, si cette expression rend intégralement la pensée.

En somme, M. Pelletier a un style personnel, qui, pour n'être pas toujours aussi simple qu'il le devrait, ne se laisse pas moins lire avec plaisir. Sa pensée marche de pair avec le bon sens — elle est élève des Jésuites — et chacune s'enchaîne à la précédente sans liens trop apparents. M. Pelletier connaît bien ses auteurs philosophes et ne s'en laisse pas imposer par une objection — qu'elle soit de Spinoza ou de Hegel. Il a encore ses deux années de philosophie dans la tête.

Mon confrère est aussi conférencier de talent — je vous ai dit qu'il cumulait plusieurs fonctions — et son début dans ce genre de littérature lui a valu de flatteuses appréciations. Il avait à parler du cœur humain au point de vue physiologique, et nous a décrit, en phrases simples et claires, au moyen de métaphores s'adaptant bien au sujet, le fonctionnement de cet organe propulseur de vie. Afin de montrer à son auditoire qu'il connaissait aussi le cœur humain autrement que comme principal organe de vie, il débutait ainsi :

Je viens vous parler du cœur. Le cœur ! Cœur de femme ! labyrinthe charmant ! Cœur d'homme ! je ne puis dire, car on ne se connaît pas soi-même ! Le cœur, chez l'un et chez l'autre, source des maux les plus grands comme des joies les plus infimes, des bonheurs immenses et des moindres peines. Le cœur ! instrument de vie ou de mort — organe sensible — lyre facile à toutes les vibrations ; vibrations aiguës, rudes et fausses ou vibrations mélancoliques, tendres, caressantes, divines. Le cœur ! Le cœur qui hait, le cœur qui aime !

Jetiez les regards autour de vous, Mesdames et Messieurs, et derrière ces figures de marbre qui, os semble, ne disent rien de tendre à l'âme, vous verrez toujours la présence d'un cœur qui se trahit par l'action. Qui a le cœur plus vaste et plus franc qu'un militaire, et qui en même temps l'indique moins par son dehors de glace ?

Ou encore, au fond de ces prunelles limpides, calmes et rêveuses ou agitées et chaudes d'ardeur printanière, au delà de ces regards bleus ou noirs, ou bruns de jeunes filles, ne voyez-vous pas son cœur à elle : son beau, son bon petit cœur qui bat avec grâce et gentillesse comme l'aile d'un papillon ! Ce cœur se dévoile de mille manières diverses. Ne l'avez-vous pas vu dans un sourire qui se moque ou dans un soupir qui caresse, dans une physionomie ardente et tout en éveil ou dans un profil fier et imposant, dans une

stature
vous at
dans un
pas vu
pleins c
comme
âme ser
bien fa
d'élite
les plus
délicate
d'un co
cœur q
plutôt
à n
morphe
jeune fi
sonnaît
jamais
Dites
encore
assez ra
bonne r
mère—
trine :
ses mou
pâlies,
parfum
Cœur
fille !
pauvres
vertueu
vos gra
bonté, c
M. P
métier,
émises
chair, t
humain
homme
comme
Comm
plaisir
Presse
ment.
briand
t-on qu
prose, s
tellemen
ou de le
M. Pell
de ses n
Son v
modern
nous lui
ici se re
d'esprit
que. M
mauvais
ment—
le libre
Parmi
rons :
Du bu
Emp
Et les
Mél
Vos p
Pour
La nu
Jetté
Le ru
Aban
Les p
Sont
Qui f
Le ba
Et qu
C'est
Menti
nue, etc
Mais,
ne vise
donnait
plus la
frison.
M. Pe
mais le